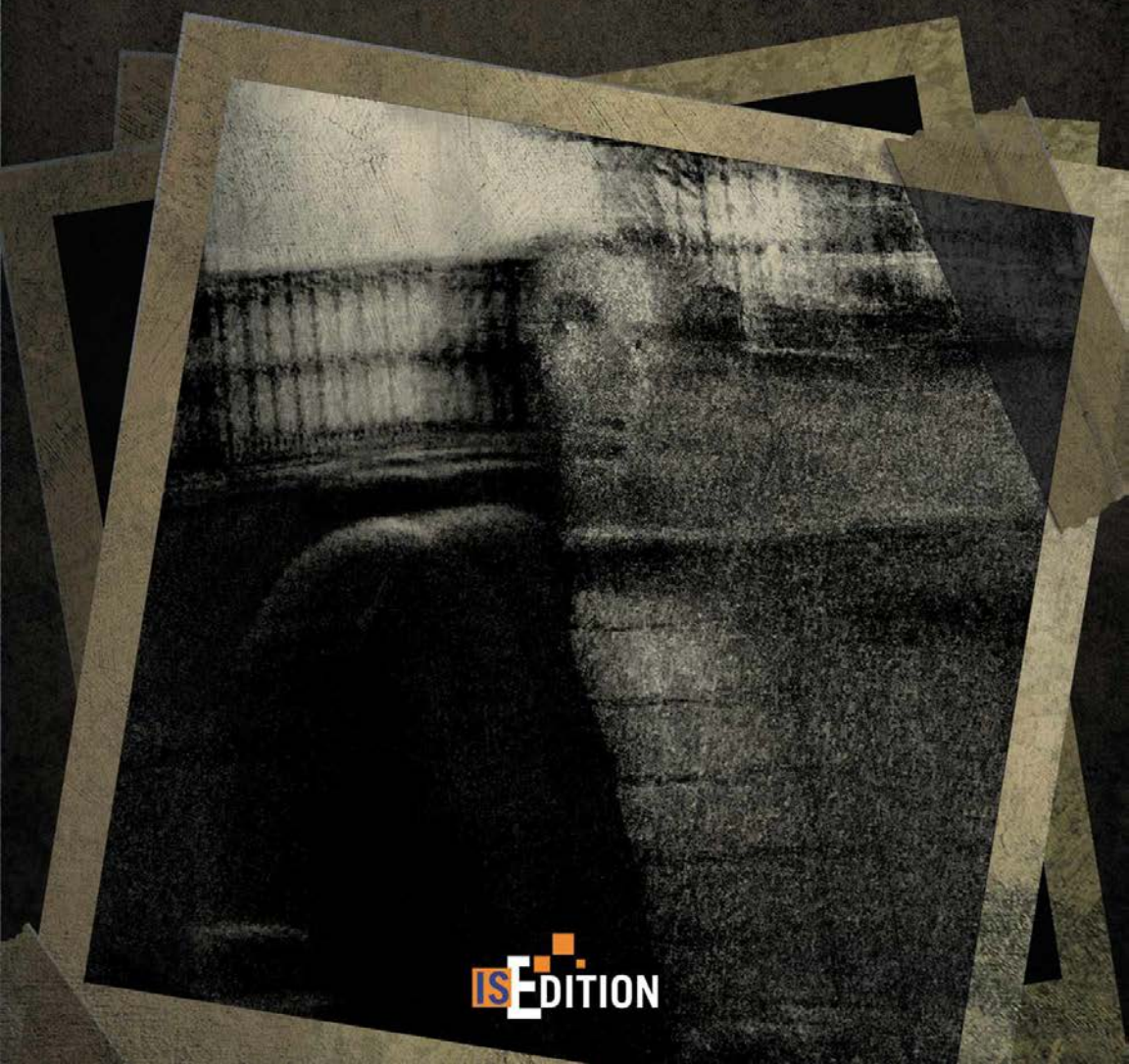


JEAN-LOUIS BEC

PHOTOMONTAGE

PLUSIEURS IMAGES. PLUSIEURS NOUVELLES.
UNE SEULE ANGOISSE...



IS EDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Instagram.com/is_edition

© 2018 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-269-1

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-270-7

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Olivia Pro Design / Jean-Louis Bec

Collection « Sueurs glaciales »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

JEAN-LOUIS BEC

PHOTOMONTAGE

ISEDITION

PORTES OUVERTES

Près du comptoir, le brouhaha devient presque solide, d'une épaisseur de verre, d'une transparence de fumée, de vapeur. Tirailé par le bruit, le serveur va, circule d'un pôle à l'autre de la salle, pousse des accélérations qui me mènent au vertige. Je ne commande rien, décroche, me retourne, glisse entre les personnes. La sortie, la sortie hors du bruit, hors de cette foule... Et puis, au fond, une petite table. Seule. Une petite table, vide. Une chaise. Je note l'incongruité de la scène, l'apparition soudaine, salvatrice, d'une place paisible parmi les vagues de la foule. Il y a un moment où je reste en arrêt, où je la contemple, en jouis à l'avance, en jouis d'autant plus qu'à tout moment, je risque de la perdre. Le jeu, toujours ce jeu, ces petits risques, pris n'importe où, n'importe comment, ce jeu qui permet de faire vibrer la moindre particule de vie.

Assis, le bruit ne me gêne plus, comme s'il ne s'adressait qu'aux personnes debout, comme si j'étais passé sous la strate bruyante, assis assez loin des cumulus des bavardages pour qu'ils passent bien plus haut. Les gens, dans le café, sont des ombres noires agrippées les unes aux autres ; le contre-jour les cerne, les agglutine. De mon regard flottant, je suis cette mouvance qui agite leur masse et parcours dans mon coin des espaces indécis où se joignent le flou et la netteté.

Une ombre soudain. Elle touche la table, s'immobilise. Deux mains se posent lourdement juste devant moi. Appuient, fort, très fort. Le corps s'incline, bloc sombre sans souplesse. Une voix sourde se fait entendre, mal, mais se fait entendre :

« Je peux ? »

Je n'ai pas à répondre. L'homme saisit lentement une chaise, la tire par le dossier. Ses mains sont gigantesques et, à cet instant, je l'imagine tirant quelqu'un, comme ça, par les cheveux... Il s'assied, se trouve juste en face de moi. La lumière est faible dans ce coin, mais je suis surpris par la rougeur de ses yeux. Deux globes auréolés de sang qui roulent, tanguent d'un bord à l'autre de leur orbite. Les vaisseaux qui convergent vers la pupille semblent à bout, prêts à craquer. Tout semble pouvoir s'embraser d'un coup. Comme ça, en un clin d'œil, tout semble pouvoir dérailler, se consumer, m'enflammer aussi. Je sens la violence dans cet homme, tapie juste derrière les yeux. Je me recule, il s'avance. La table tremble, frontière illusoire. Mais l'homme sourit, passe une de ses grandes mains sur son visage. La barbe crisse, râle un peu, puis tout retrouve son calme.

« Un café, triple. »

Il vient de crier. Sa voix creuse un sillon dans la foule et heurte le comptoir, l'attention du serveur. Ce n'est pas une commande, c'est un ordre qui ne se discute pas et, de fait, arrive prestement une grande tasse. Je n'ai rien commandé, je n'ai pas eu le temps, pas eu l'idée. L'homme est trop saisissant, trop impressionnant. Sa stature, la taille de ses mains, ses yeux, cette voix puissante, tout m'intrigue, suscite ma curiosité mais m'intimide, me paralyse. Il prend une gorgée puis me regarde sans me lâcher.

« D'après vous, depuis combien de temps n'ai-je pas dormi ? »

Puis, comme je ne réponds rien :

« Alors ? Combien de temps ? »

J'ai une mimique d'impuissance qui le fait rire.

« Cinq jours et cinq nuits. Et c'est pas fini. »

Puis, après une nouvelle gorgée :

« Mais maintenant, c'est juste comme ça, pour voir jusqu'où je peux aller, car je l'ai eue. »

Et comme je ne bouge toujours pas :

« Parfaitement. Je l'ai eue. »

Il se rapproche, appuyé sur ses avant-bras.

« Je l'ai vue, vous m'entendez ? »

Il dit cela dans un chuchotement mais avec un air terrible, de la foudre dans les yeux, les babines retroussées.

« Oui, je l'ai vue, j'ai vu la mort. »

Il s'est encore rapproché et sa voix sonne de façon si étrange que je ne sais plus s'il tente de me révéler un secret ou s'il désire que tout le monde l'entende. Et comme je ne réponds toujours rien, intrigué et méfiant...

« Je l'ai vue. Je l'ai même photographiée. »

Et après un court silence :

« Je peux vous montrer, si vous voulez. »

Il rejette brusquement sa tasse.

« Allez, venez. »

Il se lève et je me lève à mon tour, sans réelle hésitation.

L'homme est grand, puissant, mais moins que je ne l'avais imaginé. Il bouge par à-coups, fait de grands pas qui pèsent sur le sol. Une fois sorti du café, il prend la direction de la vieille ville et fonce dans son dédale de ruelles étroites. Je le suis, à quelques pas, forçant mon allure pour ne pas me faire distancer. Les paroles de l'homme, ses paroles de mort, me remplissent en entier. Elles pèsent, compactes, injectent leur part d'étrangeté, de sombre. Je ne pense à rien, ne peux penser à rien. Le trop-plein, le vide, c'est parfois la même chose, une chose qui n'est plus soi.

L'homme me désigne une sortie de garage décrépite, fait le tour du pâté de maisons, ouvre une porte métallique. Il a ce sourire crispé qu'il arborait dans le café. Le garage est sombre. Une seule lampe éclaire un mobilier rudimentaire d'une lumière sale. Une table, un matelas sur le sol. Des détritrus, partout, un empilement de choses hétéroclites. Je me trouve dans un habitat clandestin, une sorte de prison, une de ces grottes urbaines où

se dépose la plus tenace des pauvretés. Il me parle, des choses sans importance, comme ça, pour maintenir le contact. Je réponds par monosyllabes, pas très à l'aise dans ce lieu pesant, sombre, en perte d'humanité, un concentré de misère noire et de folie brute.

« Venez voir », dit-il en me prenant par le bras.

Il me tire, me malmène, m'amène devant la porte du garage. Cette partie est dans l'ombre jusqu'à ce qu'il fasse glisser une sorte de volet. Le carreau est presque totalement opaque, d'une couleur bleu clair avec en son centre un cercle de verre bien transparent. Face à ce cercle, mais reculé, un appareil photo sur pied.

« Voilà, dit-il, c'est là. »

Et comme il me fait signe de m'avancer en dégageant la place, je regarde. L'orbite s'inscrit parfaitement dans le cercle. Je deviens sans y penser le voyeur absolu, le regardeur à l'œil palpitant, attentif, féroce. Les morsures des yeux sont parmi les plus cruelles... Le dispositif me tire en avant, me réduit à cet œil collé et absorbé. Tout mon être se tapit là, dans la rétine, tout mon être file droit à travers le verre, traverse la rue, cogne à une porte verte, étroite, lourde d'aspect. Je distingue avec une acuité dont je ne me serais pas cru capable la poignée brillante, les serrures, l'irrégularité des couches de peinture sur le métal. Il n'y a apparemment rien d'autre à remarquer, là, dans le cercle, mais j'ai pourtant l'impression tenace qu'il y a autre chose à voir, ou alors qu'il va se passer quelque chose. L'œil, une fois dans son repère, souhaite et anticipe, invente et se concentre, sur ce qui arrive, va arriver, disparaître. La réalité, cette réalité vue n'est que le prélude à une volonté de fiction forte. La jouissance de l'œil demande cela, s'installe là, dans le basculement de la réalité vers la fiction.

Quand je m'arrache de ce cercle voyeur, quand l'homme, avec un rictus de fou, met l'appareil en place, je ne résiste pas. Le téléobjectif permet ce rapprochement qui pousse en avant le délire de voir. La porte est encore plus nette, plus précise. Je parcours les cicatrices du métal, ces marques complexes d'un vécu deviné. Je reste là, habité de néant, aspiré par la couleur verte, la force du métal. Une main sur l'épaule me tire en arrière et les yeux rouges sont tout contre moi. Je pourrais les toucher, faire glisser

mes doigts sur ces globes sanglants... Je recule d'un bond. Voir, toucher avec les yeux, toucher les yeux, la confusion m'effraie, m'affole.

« Vous avez vu ? me demande-t-il. Vous allez voir. »

L'écran de l'ordinateur se découpe en bleu dans la pénombre. L'homme s'incline, pianote sur le clavier. De dos, il est une masse imposante, informe, un concentré de muscles, de nerfs, d'énergie. Au cours de sa tâche, je perçois des tressaillements, des frottements de pieds, une fébrilité qui le secoue de haut en bas. La première image apparaît et tout se calme face à la porte verte.

« Voilà, dit-il, c'est la première photo. J'ai photographié cette porte pendant cinq jours et presque cinq nuits. Avec l'éclairage de la rue, c'est possible. »

Cinq jours. Je ne pose pas de question, l'homme est prêt à parler et agite déjà les bras.

« Je vais vous montrer. »

Au fond du garage, il déroule une toile blanche. Le projecteur mis en place, la séance commence.

« J'ai photographié cette porte un peu plus de six mille fois. J'observe, je photographie, j'attends un peu et je recommence. »

Je fais l'étonné mais ne le suis pas tant que ça, acquiesce sans question. Surtout ne pas le brusquer, ne pas le braquer. L'homme est nerveux, d'une excitation qui le tient aux portes de l'intelligible, du dérapage coléreux.

Un doigt sur une touche et la projection commence. Une après l'autre, les photos défilent, identiques, sur un rythme régulier. Je regarde, mais cette succession d'images, contrairement à ce que j'avais ressenti alors que je regardais par la vitre du garage, ne provoque pas grand-chose chez moi. Je demeure dans l'attente mais sans vraiment attendre quoi que ce soit.

« Voyez, dit l'homme. Là, il ne se passe rien. Mais... »

Lui est fasciné, il retrouve ses journées, ses nuits, sa curiosité, son regard fureteur, la satisfaction de ses pulsions premières. Il se trémousse. Je ne les vois pas, mais ses yeux doivent boire du sang à chaque souffle. Soudain, il ralentit le diaporama.

« Là », dit-il.

Une photo s'immobilise. La porte est entrouverte. Une ombre semble la traverser, se faufiler dans l'interstice. On ne voit pas grand-chose d'autre. Il exulte, se tourne vers moi...

« Ça vient... »

Une autre image. La femme, car l'ombre est celle d'une femme, vient de quitter la porte, s'éloigne sur le trottoir. Une autre photo et elle jette un regard vers la porte du garage. Comme si elle avait senti, deviné, vu quelque chose.

« Là, dit-il encore, regardez. »

La photo s'agrandit, l'objectif du projecteur fouille, dissèque, cherche. La silhouette floue se dessine, un filé de sombre se projette sur le mur. Je distingue des évocations de bras, de jambes, de corps. La tête, elle, présente une étrangeté visuelle qui interroge, captive.

« Là », dit-il, en tendant le bras.

La photo s'agrandit encore. Le corps flouté sort de l'écran, gagne le garage, s'installe dans les coins sombres. La créature devient gigantesque. Son absence de traits, de précision dans ses lignes en fait un monstre mouvant, indiscernable mais omniprésent. À le voir ainsi auprès de moi je recule, tant pour échapper à cette pression qu'impose l'image, sa résonance dans mon imagination, que pour mieux cerner ce qu'il y a à voir. L'homme est très agité, il piétine sur place, trouve l'image du visage de la masse de son poing, me force mentalement à regarder ce qu'il désigne. Sur le visage flou, strié de rayures sombres, tient en équilibre une paire de lunettes noires à l'image nette.

« Voilà, souffle-t-il congestionné, tout est là. C'est là que ça se cache. Dans ce noir-là. Dans cette netteté-là, inattendue, improbable. C'est un net qui vaut tous les flous inimaginables. Ce net est lui-même un flou, vous comprenez, ce qu'il cache, c'est la zone d'ombre parfaite, la rupture, la violence, la mort. Mais attendez... »

Il pointe un doigt vers le clavier et le défilé reprend. Une à une les photographies de la porte verte se succèdent. Il en passe deux mille peut-être, sur lesquelles je ne distingue rien de nouveau. Mais l'homme est aux aguets et, comme tout à l'heure, stoppe le diaporama à un moment qu'il

est seul à déceler car, sur l'écran, ne s'affiche aucun nombre, aucun indice permettant d'identifier la place de chaque image dans la projection. Il se tourne vers moi, un sourire ambigu aux lèvres, à la fois vainqueur, ironique, mais las. Car malgré ses efforts, je le sens prêt à céder à la fatigue, miné de l'intérieur par une excitation trop intense. Il m'envoie un coup de menton.

« Vous êtes prêt ? Alors, c'est parti. »

Le diaporama s'enclenche à nouveau, mais sa vitesse est supérieure maintenant. La porte, toujours la porte. Puis elle s'ouvre, la femme sort, marche, s'arrête, se retourne. Le diaporama hache ses mouvements, ses ombres. Le flou est toujours là, sur son corps, ses membres. Comme tout à l'heure, seules les lunettes noires sont nettes, les branches, les contours des verres, tout est net. Photo après photo, la femme se trouve face au garage. Puis elle s'approche, pas floutés mais mécaniquement rythmés par la machine. Elle s'approche, s'approche encore. Elle a repéré, senti, peut-être entendu quelque chose dans le garage. C'est sûr. Un visage apparaît, un visage estompé, délavé, obscurci par le noir des verres. Et ce noir se rapproche encore, se colle au carreau, encrute le carreau. Sur l'image tout est noir, tout disparaît, absorbé, gommé, avalé. Un rectangle noir a envahi l'écran. Nous sommes dans le noir de l'image maintenant. L'homme trépigne, frémit, me saisit le bras, me secoue. Je ne comprends pas. Je ne comprends rien mais suis soulagé quand la femme recule, qu'elle se tourne, reprend sa marche... Ce noir, cette noirceur, laisse sur les yeux un voile morbide qui pénètre loin en soi. Je ressens la force de cette rencontre, des pensées débridées qu'elle laisse derrière elle. Mais je ne vois toujours pas. Qui y a-t-il sur ces images ? Ma question semble choquer l'homme. Un rictus d'incompréhension et de colère modère son visage.

« Mais... répond-il, mais elle est là, c'est elle... Bon, bon, OK, attendez. »

Il trafique son ordinateur, passe en vidéo. Ses mains s'agacent sur le clavier, il se trompe, corrige en pestant.

Ce n'est plus un diaporama, c'est un montage. La fréquence de la prise de vue permet une vitesse qui s'apparente à un ralenti un peu haché. Il a enchaîné des gros plans, des arrêts sur image, cherché et fouillé les

photographies de façon à cerner ce qu'il cherche. La femme. Toujours la même ombre, le même visage, et de mon côté, toujours la même question, toujours le même doute. Puis l'œil, revêtu de son masque de verre noir, s'approche et là, la marche des photos s'accélère, ralentit, accélère encore. Car l'homme est aux commandes et s'est emparé de la dynamique de la scène. Tout me semble noir maintenant sur l'écran, mais dans ce montage très élaboré où sont prévues des variations de lumière, je distingue des mouvements. Je ne sais pas ce que c'est, je ne demande pas, mais mon regard y plonge sans hésitation, mes yeux se vrillent, haletant au bord de leur orbite. Sur l'écran, un œil est apparu. Un globe qui roule sur lui-même, un globe noir qui se vautre dans de la suie, qui en émerge et replonge. La lumière le force, le contraint à se montrer. Il renâcle, tempête, mais la lumière le ferre, la vitesse le tient en joue, le cerne dans ses moindres sursauts, dans son intime matière. Des points rouges apparaissent alors dans ses profondeurs, des points rouges qui zigzaguent, qui se fondent, dessinent. L'homme commence alors à crier, il serre les poings, car sur l'écran le combat a commencé. L'œil, dans une contraction, expulse des éclats liquides, des gouttes de lumière. Les points rouges se multiplient en autant d'yeux cruels et fous. Je recule face à ce spectacle impossible qui me saisit le cerveau. Sur l'écran des veines de braise apparaissent, des canaux, des embranchements qui se tordent et serpentent. Tout se multiplie très vite et soudain, je distingue dans ce théâtre sombre une forme rouge, une forme d'homme qui se tord, qui s'écroule, qui roule sur lui-même et se replie, et là, juste à ses côtés, une ombre plus grande, plus noire que le noir, qui se penche, qui le touche, se lie à lui, se fond en lui, l'immobilise. Un noir qui ronge tout, détruit, efface. Le rouge s'éteint peu à peu, et sur cette image que le projecteur triture, alors que je ne perçois plus rien qu'un calme apparent, je sais qu'un gouffre noir est là, immense, affamé, quintessence du monstre parfait. Le visage se retire. L'homme éteint le projecteur.

« Alors, vous avez vu ? Qu'est-ce que je vous disais ? Je la tiens, la mort, je la tiens. »

Je le considère, hébété, ne sachant plus que penser de cet homme, de ce que je viens de voir. Je sens la folie vibrer dans chacune de mes fibres,

perds, dans ce garage sombre, toute notion de réalité. En moi, les images ont tout bousculé, la pression du lieu a tout chamboulé et comme dans un sursaut, je me demande si tout cela a un sens, s'il existe une réalité quelque part. L'homme allume une lampe qui réveille tout dans la pièce. Comme lui, je me frotte les yeux. Je le découvre alors rasséréiné, relativement calme. Il sort de son portefeuille une photo. Encore une image. Elle représente un homme jeune, souriant, qui marche sur une longue route. Il fait beau, tout est calme, c'est un jour respirant la tranquillité et la simple joie de vivre.

« C'est mon fils, il y a trois ans. C'était juste avant qu'il ne la rencontre. »

Et comme je l'interroge du regard :

« Elle, crie-t-il, elle, la mort. La femme, là, celle de la porte verte, la porte de son appartement, de son enfer, la porte de l'enfer. Car c'est ça qu'il a connu, l'enfer. Je voulais en avoir le cœur net, fouiller tout ce flou, toute cette fange noire dans laquelle il s'est enfoncé, noyé. Je voulais voir qui elle était, comment cela avait pu se passer. Au moins imaginer cela, pour comprendre, construire la mémoire. Je sais que je ne refermerai rien, que tout restera comme cela, en l'air, que je ne parviendrai qu'à remuer des choses étranges et peut-être sans substance, des hypothèses, des images inutiles, mais je voulais trouver une façon d'approcher ce qui s'était passé entre eux. Et ce que j'ai vu au fond, tout au fond de son regard, de son âme, me permet, au-delà peut-être de toute réalité, de savoir que c'est elle qui l'a suicidé. Vous comprenez ? »

Il s'effondre sur la seule chaise présente. Une masse pesante, sans forme, une masse roulée sur elle-même, en lutte contre tout, le malheur, la rage, la fatigue.

« Le meurtre est là, reprend-il, en se relevant dans un sursaut. Il transparait encore dans l'ombre de l'œil, il est la pierre de son regard, de son être profond... »

Et comme je ne réponds pas, écoute, doute, résiste au fait d'être entraîné dans ce couloir de mots de mort :

« Vous le voyez aussi, non ? »

Mon oui est timide, d'une politesse convenue. Je n'ai qu'une hâte, c'est de sortir de cet antre de mort et de délire, c'est de fuir cette pénombre écrasante. Pourtant cet homme m'émeut, me pousse à saisir son malheur, son obsession. Je rejoins la sortie, le laissant là, épuisé, les bras ballants, le souffle court, toute son énergie maintenant éteinte.

La rue est un couloir d'air frais dont je me gave. Chaque particule, chaque grain de lumière réchauffe et raffermi mon corps, le consolide en souplesse. Je quitte ce lieu dans un frémissement de bonheur, me dirige droit vers le centre-ville, mon appartement. Tout me semble heureux, coloré, agréable. Pourtant, je sais que l'homme est encore près de moi, qu'il ne me quittera pas de sitôt, que tout ce que j'ai vu, ressenti, interprété restera là, bloqué pour longtemps dans un repli de mémoire sensible.

Je monte un étage. La porte n'est pas fermée à clé. Quand j'ouvre, la voix de Tiphaine chantonne dans cet espace éclairé. Je ferme et la porte, sous la poussée, résonne d'un claquement sec d'arme à feu. Dans l'entrée, sur le petit meuble, repose, en attente, une paire de lunettes noires. Avec de larges montures, comme... Peut-être, oui... Mais encore sous le coup des émotions que je viens de vivre, le risque me tente... Jeu de la vie, de la mort... Peut-être en effet... Possible, mais je n'y crois guère... Je l'aime, non ? Pourtant...

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 90% du livre à lire sur la version complète !

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Portes ouvertes.....	4
Ange gardien.....	14
Pigeon vole.....	26
Médium.....	36
Like me.....	45
Mémoire vive.....	61
Chambre noire.....	71
À propos de l'auteur.....	113
Ce livre vous a plu ?.....	116
Découvrez nos autres livres.....	117